

« Dans la grande nuit des temps » : 1936, l'Espagne s'enflamme, Ignacio fuit pour les Etats-Unis. Antonio Muñoz Molina parcourt les méandres de l'exil Loin de Madrid

XAVIER HOUSSIN

Son destin reste emblématique du sort des déracinés. Antonio Machado n'a survécu que vingt jours à l'exil. Et encore n'est-il pas allé bien loin. Le poète est mort à Collioure, tout près de la frontière espagnole, dans l'hiver de la Retirada, en 1939. Bien des années auparavant, il avait écrit : « En marchant, se fait le chemin/ et tournant le regard en arrière/ on voit le sentier que jamais/ on ne foulera à nouveau/ Marcheur, il n'y a pas de chemin. » Antonio Muñoz Molina aurait pu ajouter ces vers, presque prémonitoires, aux exergues de son nouveau roman, *Dans la grande nuit des temps*. Il y est question en effet d'exil et d'Espagne. De la guerre civile et des terres lointaines. Du passé que l'on laisse et qui ne passe pas. Des engagements, des renoncements tristes. Du courage, du silence. Et aussi de ce qu'aimer veut dire...

Nous sommes en octobre 1936. Ignacio Abel a fui le chaos de la capitale espagnole pour les Etats-Unis. Cet architecte madrilène reconnu, qui a étudié au Bauhaus à Weimar, y est attendu pour enseigner dans une université. Il est parti seul, dans l'urgence, abandonnant à sa belle-famille sa femme Adela et leurs deux enfants. Pas de bagages, ou si peu. En fait, il a coupé les ponts, tant avec son pays qu'avec sa vie d'avant. Là-bas, il espère retrouver Judith Biely, la jeune Américaine qu'il a aimée à Madrid et qui a rompu parce que leur liaison devenait impossible. Mais tout, depuis un moment, en Espagne, est devenu impossible.

Un présent fugitif et inquiet, et un passé imparfait où les bonheurs n'ont pas bien su éclore

La république qu'il avait appelée de ses vœux, pour laquelle il s'était engagé, se déchire dans la violence, l'épuration entre factions rivales et les meurtres de rue. *Terror rojo* et *terror blanco* (« terreur rouge » et « terreur blanche ») commencent à se déchaîner. Ignacio, fils d'un maçon et d'une concierge, a

qu'à lui faire les poches (des photos, une lettre, des clés inutiles...) et, au-delà, à lire à voix haute à l'intérieur de ses pensées. C'est un balancier qui se met ainsi en marche entre un présent fugitif et inquiet et un passé imparfait où les bonheurs n'ont pas bien su éclore. Pas de futur prévu.

Dans la grande nuit des temps est un roman au fantastique pouvoir d'incarnation. S'y retrouve une société où les protagonistes portent chacun, sans caricature, avec leurs origines, un reflet de l'époque. Que ce soit Judith, déjà mariée et divorcée, aux parents juifs russes réfugiés aux Etats-Unis après la révolution bolchevique; Rossman, l'ancien professeur d'Ignacio à Weimar, juif aussi, fuyant avec sa fille le nazisme et le communisme; Victor, le frère d'Adela, phalangiste; Van Doren, l'homme d'affaires américain poussant la lucidité jusqu'à l'indifférence. Ici, personnages et personnalités réelles ne font pas que traverser

leur temps. Ils en viennent. Ils y vont. Après *Séfarade* (Seuil, 2003), après *Fenêtres de Manhattan* (Seuil, 2005), Antonio Muñoz Molina continue son « encyclopédie des exils ». Mais celui d'Ignacio est particulier. Il ne s'arrache à son pays qu'à cause d'un amour qui l'obsède mais qu'il ne pense pas retrouver. Dans le roman, on trouve une autre figure de poète : Pedro Salinas, parti de l'Espagne vers l'Amérique en 1936. Dans son poème *Raison d'amour*, sachant qu'il ne rentrerait jamais, il disait : « Peu importe que tu ne sois pas là, / peu importe que je ne te voie pas, / Avant je t'embrassais, / avant je te regardais, / dans l'attente de toi. / (...) Aujourd'hui je n'attends rien. » ■

DANS LA GRANDE NUIT DES TEMPS
(*La noche de los tiempos*),
d'Antonio Muñoz Molina,
traduit de l'espagnol par Philippe
Bataillon, Seuil, 760 p., 23 €.

Sans oublier

Violences irakiennes

« Les séquelles du mépris et de la haine sont plus atroces que celles des bombes atomiques. A présent, je peux bouger ma main droite et je tente tout doucement de me détacher de cette époque-là. » Etudiante à la faculté de lettres de Bagdad, Sabiha est arrêtée au lendemain du coup d'Etat de 1963 qui porte le parti Baas au pouvoir, en raison de sa liaison avec Badr, un militant communiste. Torturée, violée, elle découvre en sortant de prison qu'elle est enceinte et que Badr a été tué. Commence alors un long récit, un aller-retour dans le temps entre Bagdad et Samawa, dans le sud de l'Irak, entre les êtres, hommes et femmes, que la narratrice a aimés, entre la réalité et la mémoire.

L'héroïne ne cache pas ses amours avec ses amies Hoda et Hijran. Mais *La Garçonne*, en dépit de son titre, n'est pas un roman sur l'homosexualité féminine. Presque intimiste, d'une construction parfois difficile, il dénonce l'archaïsme de la société

irakienne et la dévastation que provoque la répression politique et ses violences extrêmes. Interdit à la diffusion dans la plupart des pays arabes, c'est le troisième des six romans d'Alia Mamdouh qui a été traduit en français.

L'auteur de *La Naphthaline* (1996) vit actuellement à Paris. ■ Catherine Simon

► *La Garçonne* (Al-Ghulama),
d'Alia Mamdouh, traduit de l'arabe (Irak)
par Stéphanie Dujols, Actes Sud, 288 p., 22 €.



Laissez un grand
philosophe
vous parler
d'amour!

